

L'INVITATION – Extrait 1

Jacques, sans se départir de son sourire, se remémora ce passé pas si lointain, lorsque sa fille, à l'école, ne lui ramenait que des notes désastreuses en math ce qui lui valait des plaisanteries désagréables de la part de ses collègues.

- Qu'est-ce que je me faisais enguirlander par ta mère lorsque j'essayais de te fourrer dans le crâne un minimum de connaissances mathématiques, répondit-il.
- Solidarité féminine, mon pauvre papa. Avec deux nanas à la maison tu n'avais aucune chance de réussir.
- Solidarité féminine, solidarité féminine, solidarité des nulles en math, oui. Ta mère était comme toi. Incapable de résoudre une équation basique mais toujours en train de philosopher doctement sur des sujets tous plus débiles les uns que les autres.

Nathalie prit un air satisfait.

- Comme moi, quoi.
- Oui, répondit Jacques d'un air amusé. Comme toi. Toujours le nez dans tes bouquins de droit.

Nathalie redevint sérieuse.

- Au fait, demanda-t-elle. Tu ne m'as jamais dit comment vous vous êtes rencontrés, vous qui étiez si différents. D'ailleurs je ne sais pas grand-chose de vous, il faut le reconnaître.

Un voile de mélancolie passa sur le visage de Jacques. Il repensait souvent à ce moment et la même émotion l'étreignait. Il est vrai qu'ils n'étaient vraiment pas faits l'un pour l'autre. Seulement le destin, facétieux par nature, en avait jugé autrement.

- Dans une manifestation, laissa-t-il tomber négligemment.
- Toi ? dans une manif ? s'étrangla Nathalie.

Que le professeur Jacques Dupuy, personnage austère et adepte du

respect de l'ordre établi puisse manifester était bien la dernière chose à laquelle elle s'attendait. Sa mère, oui. Elle était rebelle ce qui avait le don d'énerver son mari. Mais lui.

- Contre quoi, cette manif ? demanda-t-elle avec étonnement.
- Contre la guerre au Vietnam.
- Tu t'intéressais au Vietnam, toi ?
- Non. J'm'en fichais bien. D'ailleurs je ne saurais pas te dire exactement où ça se trouve.
- Alors ?
- C'est mon côté antiaméricanisme primaire qui m'avait poussé là. Il marqua un temps d'arrêt. En fait, poursuivit-il, c'est surtout Catherine, ma copine de l'époque, qui m'y avait tiré. Elle était ultra politisée et participait à toutes les manifestations gauchistes pour le plaisir de se colleter avec la police.

Jacques prit un air amusé.

- Je passais mes soirées de manifestations à la badigeonner d'Arnica et à lui poser des pansements

Nathalie soupira, faussement outrée.

- Et moi qui croyais que j'avais des parents sérieux, voilà que je découvre que c'étaient de dangereux agitateurs.

Elle s'esclaffa.

- Et cette rencontre, elle s'est passée comment ?
- Par la grâce d'un policier.
- Pardon ?
- Hé oui ! Lors de cette manif je me suis trouvé pris dans une bousculade. Les flics frappaient comme des fous furieux. A un moment il-y-en a un qui a voulu me donner un coup de matraque. Je me suis écarté et c'est une jolie petite brune qui se trouvait derrière moi qui a tout pris. Elle est tombée dans mes bras et j'ai eu juste le temps de l'entraîner hors de la mêlée. Je l'ai invité à prendre un verre pour se remettre et c'est ainsi que tout a commencé.
- C'est vachement romantique comme rencontre, se moqua

Nathalie. Et c'est comme ça que tu as rencontré maman ?

- Oui. J'aurais préféré que ce soit dans une réception mondaine mais on fait ce qu'on peut. Et puis, bon. Ce n'est pas intéressant pour toi.
- Pardon. C'est un peu mon histoire, également. Si ton poulet ne t'avait pas loupé je ne serais pas là et tu serais marié avec ta Catherine.

Elle marqua une pause.

- Au fait. Qu'est-elle devenue ?
- Nous nous sommes perdus de vue aussitôt après ma rencontre avec ta mère.
- Tu n'as jamais eu de ses nouvelles ?
- Si ! J'ai appris plusieurs années plus tard qu'elle était devenue commissaire de police.

Nathalie éclata de rire.

- Elle est passée de l'autre côté de la matraque, quoi, ironisa-t-elle. Si ça se trouve elle dirige des mecs qui l'ont cognée.

Jacques joignit son rire à celui de sa fille.

- Tu restes dîner avec moi, au moins ? demanda-t-il avec une légère pointe d'anxiété.

Il lui arrivait qu'elle refuse et, dans ces cas-là, se retrouvant seul dans cette maison dans laquelle il avait été si heureux, sa solitude se faisait plus cruelle qu'à l'ordinaire.

- Bien sûr. J'ai même acheté du filet-mignon. Je sais que tu adores ça.

Jacques s'en trouva ragaillardi.

- D'ailleurs, poursuivit-elle en montrant un petit sac de voyage, je vais même passer la nuit ici. J'ai rendez-vous demain chez un client qui habite dans le coin. Ça sera plus pratique pour moi.

Elle marqua un temps d'arrêt.

- Nous en profiterons pour discuter de l'influence des Etats-Unis dans la mondialisation. C'est un sujet passionnant.
- Parle pour toi. D'abord je ne connais rien en économie et en plus

j'exècre les ricains.

Nathalie prit un air interloqué.

- Ah bon ? C'est bizarre.
- Qu'est-ce qui est bizarre ?
- Que tu n'aimes pas les américains.
- Je ne les ai jamais aimés. Tu le sais bien. C'est de naissance.
- C'est curieux, répondit-elle d'un ton ironique. Je croyais que tu t'étais réconcilié avec eux.
- Qu'est-ce que c'est que ces idioties ?

Nathalie se leva et se dirigea vers la commode sur laquelle ils avaient pris l'habitude de déposer le courrier. Elle saisit une enveloppe longue et la tendit à son père.

- J'ai trouvé ça dans la boîte en arrivant, mentit-elle comme le lui avait demandé madame Charlier.

Jacques s'en saisit avec étonnement et constata qu'il y figurait effectivement, en haut à gauche, le logo de l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

- C'est une blague ? demanda-t-il.
- Si c'est une blague elle n'est pas de moi, répondit Nathalie. Ouvre-là, cette lettre. Qu'on soit fixés.

Jacques décacheta le courrier et en sortit un carton d'invitation dont il prit connaissance, les yeux ronds.

- Qu'est-ce qu'il-y-a ? demanda sa fille avec une pointe d'excitation.
- Je suis invité à une réception, répondit-il d'une voix blanche.

Il marqua une pause.

- Moi, Jacques Dupuy, antiaméricain primaire depuis que je suis né, je serais invité à une réception à l'ambassade des Etats-Unis. Je rêve ou quoi ?
- Qu'est-ce qu'elle dit, cette invitation ?
- Attends. Je vais te la lire.

Il toussota et commença :

« *M. Edward Patterson, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, a*

l'honneur de prier M. Jacques Dupuy de bien vouloir assister le samedi 15 mars à 18 heures, à l'ambassade, à la réception donnée en l'honneur de la grande écrivain américaine, madame Helen Mac Horlay ».

Il reposa le carton sur la table.

Un sourire radieux éclaira le visage de Nathalie et elle battit des mains. Elle comprenait mieux la raison pour laquelle madame Charlier était certaine qu'elle ferait tout pour persuader son père d'accepter cette invitation. Helen Mac Horlay était son auteur préférée, mieux, son idole. Elle avait lu tous ses livres et aurait donné n'importe quoi pour pouvoir la rencontrer.

- Helen Mac Horlay. Tu connais, toi ? demanda-t-il.
- Bien sûr, répondit-elle au comble de l'excitation. J'ai de la culture. Je ne passe pas mon temps entre équations et trigonométrie. Helen Mac Horlay est la plus grande romancière américaine de ces trente dernières années. Il est même question de lui attribuer le prix Nobel.
- A la réflexion ça doit être un canular.
- Ça serait dommage, répondit Nathalie qui savait que ça n'en était pas un. J'aimerais tellement assister à ce cocktail.

Jacques sourit.

- Et si c'était vrai, ce qui me surprendrait beaucoup, je te fais remarquer que l'invitation n'est adressée qu'à moi. Que veux-tu que je leur raconte à ces abrutis, si tu m'accompagnes ?
- Tu n'as qu'à leur dire que tu ne parles qu'en présence de ton avocate.

Jacques éclata de rire.

- Tu as raison. Et s'ils ne veulent pas te laisser rentrer je m'en vais. Tant pis pour cette Helen Mac Horlay. Mais, ajouta-t-il, ne te fais pas d'illusions, ça doit être une blague de ton oncle Robert. Il se moque souvent de moi au sujet de mon antiaméricanisme. D'ailleurs tu sais très bien que je ne connais rien à la littérature en général et à la littérature américaine en particulier, et je ne sais

même pas à quoi ressemble cette personne.

Nathalie ouvrit son sac, et en sortit un livre.

- C'est son dernier roman. Je suis en train de le lire. Il est passionnant.

Elle retourna l'ouvrage et montra à son père le verso sur lequel figurait le portrait de l'écrivain, une jolie femme qui devait avoir le même âge que lui.

- Elle ressemble à ça, lui dit-elle d'un ton catégorique.

Interloqué, Jacques se saisit du livre et regarda la photo. Cette personne ne lui disait rien en apparence mais une observation attentive du visage éveilla en lui quelques souvenirs. Ce front haut, ces yeux verts pétillants et malicieux, ce nez joliment retroussé et cette bouche qui appelait les baisers, tout cela ne lui était pas inconnu. Il avait déjà rencontré cette femme mais il ne se rappelait ni où, ni quand.

- Qu'y-a-t'il, papa ? ça ne va pas ? lui demanda sa fille.
- Si, si, mais j'ai déjà vu cette tête quelque part.
- Normal. On la voit partout.
- Non. Je l'ai vu en vrai. Mais quand ? Mais où ?
- Je ne voudrais pas dire, papa, mais ça m'étonnerait. Elle n'est jamais venue en France et tu n'es jamais allé aux Etats-Unis. Peut-être vous êtes-vous rencontrés dans une vie antérieure, poursuivit-elle en riant.
- Dans une vie antérieure, oui, répondit-il d'une voix lointaine. Ça doit être ça. Dans une vie antérieure.
- De toute façon, que tu la connaisses ou pas on va y aller à ce cocktail, ajouta-t-elle en trépignant. Et ce ne sont pas tes âneries d'antiaméricanisme primaire qui m'empêcheront de rencontrer Helen Mac Horlay.

Le ton péremptoire de Nathalie fit sourire son père.

Il regarda de nouveau la photo. Ce visage ne lui était pas étranger. Jacques réfléchit intensément quelques secondes et tout lui revint en vrac. Dakar, les copines, les copains, les filles, la plage, la discothèque, l'école ... et ELLE. Comment avait-il pu hésiter ?

- Non ! Ce n'est pas possible, murmura-t-il.
- Qu'est-ce qui n'est pas possible, demanda Nathalie.
- Je ne l'ai pas reconnue immédiatement parce qu'à l'époque elle avait des cheveux longs mais c'est Martine ! répondit-il, étreint par l'émotion.
- Non, rectifia Nathalie d'une voix douce. Helen, pas Martine.

Jacques regarda sa fille en souriant.

- A l'époque, lorsque nous nous sommes fréquentés entre 1968 et 1970 à Dakar, elle ne s'appelait pas Helen Mac Horlay mais Martine Régnier. Elle n'était pas américaine mais française et son père était ingénieur à l'arsenal.

Abasourdie, Nathalie se jeta sur sa tablette et tapa fébrilement le nom de la romancière. Les informations qui s'affichèrent confirmaient point par point ce que lui avait dit son père.

- Ben merde alors ! s'exclama-t-elle. Helen mac Horlay, française ? ben ça, alors. Et tu l'as bien connue ?
- Oui, répondit Jacques, la voix mouillée. Elle aurait pu être ta mère si cette chienne de vie ne nous avait séparés.

Nathalie regarda son père avec stupéfaction. Lui qu'elle ne croyait pas capable d'aimer lui apprenait qu'il avait eu une histoire d'amour avec la plus grande romancière américaine. Sidérée elle se laissa tomber dans le sofa.

- Ben merde alors ! s'exclama-t-elle.
- Tu l'as déjà dit, lui fit remarquer Jacques en souriant.

La jeune femme regarda son père, les yeux brillants.

- Dis, tu me racontes ? demanda-t-elle, excitée.
- Tu sais, ça risque d'être long.
- Pourquoi ?
- Parce que ce fut certes un coup de foudre pour moi mais il s'est passé du temps avant de m'apercevoir que c'était réciproque. Nous nous sommes fréquentés plus d'un an et demi avant notre premier vrai baiser. Il y eut auparavant, c'est vrai, dans des circonstances peu romantiques, un autre baiser.

Il marqua une pause et murmura en souriant.

- Et quel baiser.
- Pas grave, répondit Nathalie d'une voix déterminée. J'ai toute la nuit pour ça.
- Pas moi. J'ai des corrections à faire et je suis déjà en retard.
- T'as qu'à leur mettre des zéros à tous ces petits cons. Ça leur apprendra à vouloir m'emmerder.

Jacques sourit. Après tout, pensa-t-il, l'idée n'était pas si mauvaise. Et puis ils ne seront même pas étonnés, ils en ont l'habitude. Il me suffira de mettre un 20 au fils de la boulangère histoire de continuer à bénéficier des meilleures baguettes de sa mère et le tour sera joué.

- Très bien, consentit-il. Allons faire la cuisine et dresser le couvert, je te raconterai ça en dînant.

Contrairement à l'habitude, Nathalie se fit assidue derrière les fourneaux. Le repas fut vite préparé, et la table, prestement dressée.

A peine furent-ils assis que la jeune femme s'exclama.

- Bon ! Je t'écoute.

Jacques soupira. Il n'avait aucun talent de narrateur mais il se dit que d'évoquer à voix haute ces deux années qui furent parmi les plus belles de sa vie ne pouvait que lui être agréable.

- Soit, dit-il. Ouvre bien les oreilles, je ne te le répéterai pas deux fois.
- Ne t'inquiète pas, j'ai de la mémoire.
- Bien. Le mieux est de te raconter mon séjour à Dakar qui est intimement lié à l'histoire d'amour que j'ai eue avec Martine. Tu comprendras mieux ainsi notre manière de vivre. A cette époque, nous, les jeunes, possédions alors une certaine liberté et, il faut les reconnaître, des limites que nous respections.

Jacques ajouta de l'air sévère qu'il prenait avec ses élèves pour les gourmander mais qui n'impressionnait plus sa fille depuis longtemps.

- Et ne m'interromps pas sinon je me tais.
- Non papa, répondit Nathalie d'un air faussement angélique qui cachait mal une envie de rire.

- Tu vois, tu commences.
- Je t'en prie, arrête de jouer les profs grognons, répondit-elle en souriant. Tu sais très bien que ça ne me fait plus peur.
- Soit, mais je te raconterai cette période de façon chronologique, en évoquant les scènes que j'ai vécues et les jeunes filles que j'ai rencontrées.
- Tu en as connu beaucoup ? demanda Nathalie qui découvrait son père sous un angle qu'elle n'avait jamais imaginé.
- Oui. Des jeunes filles qui n'ont fait que traverser mon existence, d'autres qui s'y sont attardées un peu plus et d'autres enfin dont les traits restent gravés dans ma mémoire.
- C'était une belle époque, alors ?
- Oui. Une belle époque avec nos chanteurs, nos comédiens, nos écrivains, mais une belle époque qui connut aussi ses drames.
- Dépêche-toi au lieu de radoter, implora Nathalie.

Le professeur haussa les épaules en souriant, marqua un long silence comme pour rassembler ses souvenirs et commença.